

Quand Saint François nous interpelle... Frère Eloi Leclerc O.F.M.

--- Pour moi, dit François, je veux être soumis à tous les hommes et à toutes les créatures de ce monde, autant que d'en-haut Dieu le permet.

--- Non, là vraiment, Père, je ne te suis pas, je ne te comprends pas, dit Tancrède.

--- François reprit, tu ne me comprends pas, parce que cette attitude d'humilité et de soumission te semble lâcheté et passivité. Mais il s'agit de tout autre chose. Moi aussi j'ai été longtemps sans comprendre. Je me suis débattu dans la nuit comme un pauvre oiseau pris au piège. Mais le Seigneur a eu pitié de moi. Il m'a fait voir que la plus haute activité de l'homme et sa maturité ne consistent pas dans la poursuite d'une idée, si élevée et si sainte soit-elle, mais dans l'acceptation humble et joyeuse de ce qui est, de tout ce qui est. L'homme qui suit son idée reste enfermé en lui-même. Il ne communique pas vraiment aux êtres. Il ne fait jamais connaissance avec l'univers. Il lui manque le silence, la profondeur et la paix. La profondeur d'un homme est dans sa puissance d'accueil. La plupart des hommes demeurent isolés en eux-mêmes, malgré toutes les apparences. Ils sont, pareils à des insectes qui ne parviennent pas à se dépouiller de leur cocon. Ils s'agitent désespérément à l'intérieur de leurs limites. Au bout du compte, ils se retrouvent comme au départ. Ils croient avoir changé quelque chose, mais ils meurent sans même avoir vu le jour. Ils ne se sont jamais éveillés à la réalité. Ils ont vécu en rêve.

Tancrede se taisait. Les paroles de François lui semblaient si étranges. Etait-ce François ou lui qui rêvait? (...)

— Mais alors, tous ceux qui essaient de faire quelque chose en ce monde sont des rêveurs ! dit-il après un moment de silence.

— Je ne dis pas cela, répondit François. Mais je pense qu'il est difficile d'accepter la réalité. Et à vrai dire aucun homme ne l'accepte jamais totalement. Nous voulons toujours ajouter une coudée à notre taille, d'une manière ou d'une autre. Tel est le but de la plupart de nos actions. Même lorsque nous pensons travailler pour le Royaume de Dieu, c'est encore cela que nous recherchons bien souvent. Jusqu'au jour où, nous heurtant à l'échec, à un échec profond, il ne nous reste que cette seule réalité démesurée : Dieu est. Nous découvrons alors qu'il n'y a de tout-puissant que lui, et qu'il est le seul saint et le seul bon. L'homme qui accepte cette réalité et qui s'en réjouit à fond a trouvé la paix. Dieu est, et c'est assez.

Quoi qu'il arrive, il y a Dieu, la splendeur de Dieu. Il suffit que Dieu soit Dieu. Seul, l'homme qui accepte Dieu de cette manière est capable de s'accepter vraiment soi-même. Il devient libre de tout vouloir particulier. Plus rien ne vient troubler en lui le jeu divin de la création. Son vouloir s'est simplifié et en même temps il s'est fait vaste et profond comme le monde. Un simple et pur vouloir de Dieu, qui embrasse tout, qui accueille tout. Plus rien ne le sépare de l'acte créateur. Il est entièrement ouvert à l'action de Dieu qui fait de lui ce qu'il veut, qui le mène où il veut. Et cette sainte obéissance lui donne accès aux profondeurs de l'univers, à la puissance qui meut les astres et fait éclore si joliment les plus humbles fleurs des champs. Il voit clair à l'intérieur du monde. Il découvre cette souveraine bonté qui est à l'origine de tous les êtres et qui sera un jour tout entière en tous mais il la voit déjà répandue en chaque être. Il devient miséricordieux comme le Père (...).

Extrait de : « Sagesse d'un pauvre », p.145-146, avec coupures.